

Quarante-neuvième année. — N° 8r.

Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX

LUNDI 21 MARS 1904

TARIF D'ABONNEMENTS		
Abonnés-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes	Trois mois.....	5 francs
121 autres Départements et l'Étranger le port en sus.	Six mois.....	10 francs
Agence particulière à Paris, 36, rue Feytaud	Un an.....	20 francs

**BUREAUX ET RÉDACTION :**  
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ; TOURCOING : 5, rue Carnot

**ÉDITION DU MATIN**

ABONNEMENTS & ANNONCES	
A Roubaix.....	Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing.....	Aux bureaux du Journal, rue Carnot, 5
A Valenciennes.....	Chez M. Henri Lévrier, rue de la Station, 2
A Paris et à Bruxelles	Dans les agences de publicité
En venir à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principales librairies.	

## LES ÉMEUTES D'ARMENTIÈRES AUX ASSISES -- LE VERDICT

### CHRONIQUE COLONEL !...

Dans le temps où le corps de la bourgeoisie française s'affolait d'enthousiasme pour les Polonais, un méchant s'arrêta devant la maison de M. Octave Bozouls, le plus riche des propriétaires de Montclairac, en Agenais. Là, le brave qu'il portait tomba, comme d'elle-même, de son épaule inclinée. Ensuite, ayant puisé une lettre au fond d'un étui de fer-blanc, il tira doucement le cordon de la sonnette dont le fracas imprévu parut lui causer, tout ensemble, de la frayeur et du désespoir.

Une servante vint. Elle prit la lettre que le passant lui présentait, examina l'adresse et dit : « C'est bien. Attendez. » Peu d'instants après le départ de la domestique, la porte s'ouvrit violemment. Octave Bozouls, souriant des yeux et des lèvres, s'avança d'un pas cérémonieux et empressé, il écarta les deux battants de la grille et, livrant passage, d'un geste large de bienvenue, il dit au pauvre :

« Pas d'humiliations ! Relevez la tête, colonel ! »

L'homme releva la tête et son visage s'épanouit dans un rire qui exprimait le flair d'une aubaine inespérée.

« Je sais qui vous êtes », reprit Bozouls. Mon ami, le maire de Vintailles, m'écrit pour vous signaler à moi comme un des plus vaillants capitaines de l'armée polonaise. Faites-moi l'honneur d'entrer chez moi, colonel Malowski. Vous êtes ici chez vous... »

Pour répondre à l'étreinte cordiale que le propriétaire sollicitait, le passant donna ses mains avec l'hésitation de ceux qui ne sont pas accoutumés à la tendresse toutes les deux à la fois.

« Vous avez beaucoup souffert ! Vos blessures vous ont rendu la marche difficile !... Quelle guerre !... Vous avez succubé sous le poids de forces supérieures !... Notre climat est plus clémente que celui de votre pays, n'est-ce pas ?... »

Et s'apercevant qu'il n'était pas compris, Bozouls souffla sur ses doigts pour exprimer la température glaciale des contrées dont il parlait.

De quelle partie de la Pologne êtes-vous originaire ! De la Lithuanie ! De la Varsovie ! De Cracovie !... Mais vous ignorez notre langue... Vous la connaîtrez bientôt. Les peuples slaves ont de merveilleuses aptitudes à s'assimiler des dialectes étrangers... Vous êtes mon hôte. Cette maison sera la vôtre tant qu'il vous conviendra de l'honorer en y demeurant... »

Tous deux se promenaient sur une vaste terrasse où fleurissaient des oranges et des lauriers-roses élançés de grands topiaires vernis. Le Polonais traita comme si Bozouls se fût répandu en traits d'esprit et celui-ci démontrait un enchantement supérieur à celui que procure l'accomplissement d'une bonne action.

Le colonel Malowski, dit-il en présentant à sa femme l'exilé qui souleva sa coiffure, une loque, un képi d'artilleur déformé par les ouragans. Il ajouta : « Nous serons les seuls du pays à avoir un Polonais ! »

Cette phrase rassura Mme Bozouls qui s'était d'abord effrayée à la vue de ce haillonneux dont le rire, tapi dans les bruissements de la barbe, lui dénonçait un fou redoutable ou quelque dangereux malfaiteur.

La nouvelle fut vite propagée. Le propriétaire alla visiter tous ses amis. Il leur disait, après de rapides préambules : « Figurez-vous que nous avons un Polonais à la maison. » Et sur le « Ah ! » de surprise jalouse que provoquait cette révélation il ajoutait : « Oui, un colonel. »

Malowski devint l'orgueil de la famille Bozouls.

On le cultiva ainsi qu'une plante rare destinée à produire les plus précieuses satisfactions de vanité. Il avait voulu se rendre utile et témoignage dès le début, le désir de s'exercer au jardinage. Mais on lui interdisait les travaux manuels. On le vêtait à la polonoise. En pleine chaleur de juillet, il fut habillé d'une pelisse à brandebourge et coiffé d'un bonnet d'astrakan. Dans cette tenue il présida une soirée donnée en son honneur par les Bozouls à la société de Montclairac et des environs. On lui fit fête. On ne dansa que des varsoviennes, des mazurkas, des redovas, et à la suite de cette réunion mémorable, le prestige des bienfaits de Malowski atteignit son apogée.

II

Dès lors, une réaction modifiée, progressivement la situation du colonel dans la maison Bozouls. Ce personnage famélique et muet dont l'intérêt était épuisé maintenant, essa de plaire et ne tarda pas à agacer. Le propriétaire se montra plus réservé à l'égard de son hôte. Des discussions survinrent entre les deux époux dont les rapports s'aggravaient en présence de cette conclusion inévitable : « Nous avons introduit chez nous un insupportable parasite dont nous ne pouvons plus nous défaire sans risquer de scandaliser tous nos amis. » Alors Bozouls résolut de contraindre, par une pression morale, le Polonais à s'éloigner.

Il ne l'appela plus colonel et, bientôt, profita du caractère docile de l'exilé pour l'accabler d'allusions blessantes, de traits directs de sarcasmes féroces. « Ah ! je comprends que la Pologne ait été battue, s'écriait-il fréquemment, si ses troupes étaient dirigées par les capacités dont nous possédons les singuliers spécimens ! » Et un jour, au dessert, comme Malowski se préparait à bourrer sa pipe, Bozouls lui signifia brutalement : « Mes ressources sont limitées ne comptez plus sur moi pour votre tabac. »

Le colonel ne parut plus à la table de famille. Il prit ses repas à la cuisine, et à ceux qui s'étonnaient de cette déchéance, le propriétaire

répondait : « C'est lui qui l'a voulu. Il n'a pas le sentiment de sa dignité. »

L'arrivée d'émigrés espagnols acheva de faire oublier Malowski. Ces derniers étaient d'une arrogance admirable. Ils parlaient haut et fort, se traînaient fièrement dans leurs « capas », jouaient de la guitare.

III

De chute en chute, Malowski était devenu le domestique des domestiques, mais si sa peine était dure, sa loyauté instinctive trouvait, dans cette bassesse, la satisfaction que lui refusait une supériorité usurpée.

Or, un matin que Bozouls devisait, dans son jardin, avec un vieux parent venu du fond du Quercy, à l'occasion d'un procès, le colonel, poussant devant lui une énorme broquette de pierailles, passa près des deux promeneurs. Le vieux parent, qu'on appelait l'oncle Palame, s'arrêta tout à coup : « Je ne me trompe pas, c'est bien Jeantil !... »

— Du tout, riposta le neveu, c'est un colonel polonais que j'ai recueilli... un fainéant qui me coûte les yeux de la tête... »

— Lui ! un colonel !... ah ! le scélérat !... »

Et Palame éclata de rire. L'exilé riait aussi et balbutiait : « Bonjour, monsieur Palame... »

— Qu'est-ce que cela veut dire !

— Cela veut dire, expliqua le vieillard, que ce colonel s'appelle Jeantil, qu'il a été tout bonnement mon valet de ferme, que j'ai dû congédier et qu'étant très paresseux, le drôle ne s'est senti de goût que pour le métier de... colonel polonais.

— Ainsi donc !... »

Bozouls suffoquait de colère. Ce ne fut qu'avec de violents efforts qu'il put se maîtriser. Très pâle, il prononça :

— Pas un mot de tout ceci. Je vous mettrais à la porte... sans pitié, entendez-vous, si jamais on apprendait que vous n'êtes pas... un colonel polonais !... »

Gustave GUICHÉ.

lement et une boucledade telle dans la foule des courtiers et des spéculateurs, qu'après la séance le sol était jonché de sièges brisés et de lambeaux de vêtements. Plusieurs personnes ont été sérieusement contusionnées dans cette mêlée.

La panique a entraîné la baisse des cotons de mai de 14 cents 22 à 12 cents 85 la livre. Ceux de juillet sont tombés de 14.82 à 12.75 et ceux d'août à 12 pence. Ils se sont relevés d'un cent en clôture.

« CONGREGATION » ET « ASSOCIATION »

M. Renault-Morlière proposait, vendredi, à la Chambre, de ne pas considérer comme congrégations les associations religieuses dont les membres ne sont liés par aucune vœux perpétuels ou temporaires.

Il s'appuyait pour cela sur l'opinion si souvent exprimée par le rapporteur de la loi, M. Buisson, que l'incapacité d'enseigner était pour une congrégation la conséquence des vœux que font ses membres. Eh bien ! si l'incapacité n'est pas, de quel droit les frapper de déchéance ? Pas de vœux, pas de congrégation, pas d'interdiction.

M. Buisson a imité de Corart le silence prudent. C'est M. Trouillot qui a répondu à M. Renault-Morlière et, il s'est montré surtout opposé de faire un pas de rétrograde à un commentaire de la loi de 1901 qu'il a publié autrefois. Une association où on ne fait pas de vœux est-elle, ou n'est-elle pas une congrégation, voilà ce qu'il fallait dire. M. Trouillot ne l'a pas dit ; il a préféré laisser ce soin aux tribunaux.

Nous reconnaissons volontiers que l'interprétation de la loi appartient à la jurisprudence, mais le législateur doit en fournir avec quelque clarté les éléments aux tribunaux. Il est fâcheux que dans la loi de 1901 on n'ait pas défini l'association et la congrégation.

M. Trouillot a eu beau dire que cette définition n'avait pas non plus été faite dans les lois antérieures ; ce n'était pas une raison pour ne pas la faire à présent.

Autrefois, le régime des associations et des congrégations était le même ; c'était celui de l'interdiction, au moins lorsque les associations étaient composées de plus de vingt personnes. Il était dès lors inutile de définir, c'était-à-dire de distinguer pour les deux cas, cela est devenu nécessaire. La Chambre ne l'a pas compris, parce qu'elle n'a pas voulu le comprendre. L'enseignement reste donc interdit aux congrégations ; mais il faut renoncer à savoir en quoi consiste une congrégation.

« ACTUALITÉ »

— Ma chère Russie, je suis avec vous de cœur, mais j'ai à un Bloc qui m'empêche de vous le dire !

UN NAUFRAGE

Collision en mer. — Perte d'un sous-marin anglais. — Tout l'équipage a péri.

Londres, 19 mars. — L'Amirauté communique, ce matin, la note suivante :

Le secrétaire de l'Amirauté a le regret d'annoncer que, d'après des nouvelles reçues de Portsmouth, le sous-marin A-4 a été abîmé par un paquebot près de la pointe Nord, à trois heures de l'après-midi. Le sous-marin est parti corps et biens ; l'équipage se composait de onze hommes ; les officiers étaient le lieutenant Mansergh et le sous-lieutenant Surhill.

Le Daily Mail donne un récit de la catastrophe ; il rappelle d'abord que le sous-marin avait déjà éprouvé plusieurs avaries en avril et qu'il n'avait pu, au cours des manœuvres actuelles, jouer le rôle qui lui avait été indiqué. Hier le sous-marin avait reçu l'ordre de prendre position devant le phare flottant de Nab, par 40 pieds de fond, et d'attendre dans cette position l'arrivée d'un cuirassé de l'escadre ennemie, de l'attaquer et de remonter ensuite à la surface. Au moment où il se préparait à émerger, le transatlantique *Berwick-Castle*, de l'Union Castle, apparut, faisant route dans la direction du sous-marin. Il se pensa que le paquebot n'ait pas été aperçu dans le périlleux, et que le sous-marin n'ait pas eu le temps de se garer.

Quoiqu'il en soit, le paquebot continua sa route sans se douter de la présence du sous-marin ; il est probable que l'A-4 remontait à la surface, au moment même où il fut frappé par le paquebot, car les passagers et l'équipage de ce dernier déclarent avoir aperçu un objet brillant, de la forme d'une torpille, ce qui leur avait fait supposer qu'ils avaient heurté un de ces engins.

Cependant, le reste de la flotte était sans inquiétude sur le sort de l'A-4 ; ce n'est qu'au bout de plusieurs heures que l'on commença à redouter une catastrophe. On fit un rapprochement entre la longue absence du navire, et les déclarations des officiers du *Berwick-Castle*, et on résolut de faire des recherches. Finalement, on découvrit la coque du sous-marin à un demi-mille du phare flottant de Nab.

L'A-4 avait coulé par sept brasses de fond, mais on n'a retrouvé aucun survivant, bien que les recherches se soient poursuivies jusqu'à minuit et se poursuivent encore.

Le sous-marin A-4, un des plus récents, jaugeait 200 tonnes, soit le double du *Holland*, le type primitif adopté par l'Amirauté.

L'A-4 avait toujours été un assez mauvais plongeur, bien qu'il fût le plus nouveau de la flotte ; deux fois pendant les manœuvres, on avait dû le faire retourner au port, pour faire réparer ses appareils.

Dans les cercles maritimes, on craint que le sous-marin n'ait péri subitement, mais qu'il n'ait longtemps flotté sans pouvoir revenir à la surface. Le provision d'air s'épuisait peu à peu, l'équipage,

SITUATION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE de Roubaix-Tourcoing

Roubaix-Tourcoing, 19 mars 1904.

La situation d'ensemble de nos places est un peu moins bonne qu'il y a un mois. Comme tous les ans à pareille époque, l'activité commence à diminuer ; cependant, la situation est encore relativement satisfaisante.

Dans les peignages de laines, il règne une activité moyenne. Bien qu'un certain nombre de ces usines soient bien occupées, il n'y en a aucune qui tourne absolument au complet, et par contre, dans certaines usines, l'activité laisse beaucoup à désirer, étant donné l'époque de l'année où nous sommes.

Quelques filatures de laines sont très occupées, dans certaines, on travaille même de nuit ; mais c'est l'exception. En général, la filature est alimentée de façon très modérée.

La filature de laines cardées a beaucoup de travail ; on tourne même de nuit dans quelques établissements.

Dans les tissages de robe l'activité diminue comme tous les ans aux approches de Pâques. Cependant une bonne partie des métiers sont encore occupés et étant donné le chômage qui se produit habituellement à cette époque-ci, on peut dire que la situation est encore très bonne. La draperie continue d'être occupée de façon moyenne. Il s'est produit pendant ces derniers jours de nombreuses demandes d'embauchage, dans un bon nombre de tissages, cependant une partie des ouvriers qui se présentent ainsi étaient occupés ailleurs.

Dans les teintures et apprêts, il y a une activité moyenne, dans l'ensemble. Certains apprêts de robe sont très bien occupés, par contre, on a prévu des ouvriers dans d'autres établissements. Cependant la fabrication de ces usines, d'une façon générale, ne laisse pas trop à désirer.

En laines, semaine assez calme. L'attention est plus particulièrement portée sur les ventes publiques qui ont eu lieu et qui, nécessitant la présence des négociants et consommateurs de nos places et du dehors, ont eu pour effet, d'autre part, de ralentir un peu le mouvement général, déjà bien actif. De plus, on a attendu la clôture des ventes pour tirer des indications des prix obtenus.

Aux termes, cotés à peu près inchangés, bien qu'il y ait eu une hausse légère sur certains mois.

(Reproduction interdite).

### LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE A PORT-ARTHUR

Saint-Petersbourg, 19 mars. — Rien à Port-Arthur dans la journée du 18 mars. Les réparations et nettoyage de la flotte japonaise nécessitent cette trêve aux attaques. Les Russes en profitent pour fortifier les points faibles de leur défense, reconnus pendant les récentes attaques. L'opinion à Nieu-Tchouang, chez les fonctionnaires les mieux renseignés, est que Port-Arthur peut tenir deux ans contre les Japonais.

Port-Arthur et Dally sont minés de fond en comble et prêts à toute attaque.

Suivant des informations de source russe parvenues à Shanghai, le cuirassé japonais *Mikasa* a été frappé par dix obus pendant le combat du 10 mars, à Port-Arthur, et sérieusement endommagé.

Le croiseur « Skori »

Saint-Petersbourg, 19 mars. — La nouvelle d'après laquelle le torpilleur Skori se serait perdu à Port-Arthur, en heurtant une torpille, est de pure invention.

Une sortie de la flotte

Saint-Petersbourg, 19 mars. — L'amiral Makharoff, annonce que, le 18 mars, la flotte de Port-Arthur a quitté la rade et a fait une reconnaissance au large.

L'escadre est rentrée dans la nuit du même jour sans avoir rencontré aucun navire de guerre japonais. Le blocus n'a donc jamais existé.

### EN MANDCHOURIE

Actifs préparatifs

On mande d'Inkou, via Tien-Tsin, le 18 mars, que deux batteries d'artillerie de campagne sont arrivées dans ce port et ont été mises en position près de la côte. Trois mille coolies travaillent à creuser des tranchées au sud de la ville. On construit des ouvrages près des rives du fleuve.

Le correspondant du *New-York Herald* à Inkou dit que dix canons d'artillerie de campagne sont également à la gare russe ; dix-neuf autres canons légers sont venus renforcer les batteries des forts à l'embouchure de la rivière. Le garnison se compose de 1.500 hommes et on en attend encore un millier.

Les Chinois disent que le poste russe de Chincheou, près de Port-Arthur, a été attaqué par 500 Khouchoues, le 16 mars, et que 30 Russes ont été tués. Les Khouchoues ont été finalement chassés, laissant quatre des leurs parmi les morts.

On mande de Nieu-Tchouang, le 18 mars, qu'on commence à mettre la canonniers russe *Sivouché* en état de pénétrer dans le fleuve au premier moment possible. Trois petits bateaux venant de Port-Arthur, par chemin de fer, ont été débarqués à Nieu-Tchouang.

### EN CORÉE

Les troupes russes en Corée

Saint-Petersbourg, 19 mars. — Les troupes russes continuent à arriver dans le nord de la Corée. Ces troupes sont en excellent état. Les troupes japonaises sont décimées par le typhus.

Londres, 19 mars. — De Tokio, au *Daily Telegraph* :

« Les Russes déploient une grande activité sur le fleuve Tumen. Les Coréens eux-mêmes ne sont pas autorisés à le traverser pour aller vers le Nord. »

Deux mille hommes d'infanterie russe, avec quatre batteries d'artillerie, sont stationnés à Ping-Yen-Chang ; ils sont approvisionnés pour longtemps. »

Bruit d'une rencontre. — 1800 Japonais

Chouf, 19 mars. (Source anglaise). — Suivent un télégramme reçu de Moukden par une maison de commerce russe de Chouf, il y aurait eu sur les bords du Yalou un engagement au cours duquel les Russes auraient fait 1.800 prisonniers. Il est impossible de vérifier le fait.

### Ypres artistique

LE MUSÉE MERGHELYNCK

Nous étions venus à Ypres tout imprégnés des souvenirs des luttes épiques soulevées au XVII<sup>e</sup> siècle par les grands patriotes flamands Jacques et Philippe d'Artevelde ; nous nous trouvions dans ces murs qui avaient tant de fois répercutés l'écho de terribles cris de guerre, et voici que nous tombons en plein XVIII<sup>e</sup> siècle dans ce milieu raffiné et élégant que l'influence de la Cour de Louis XV avait répandu au loin. Nous avions la vision des crêtes ajourées, des ogives fleuries, des galeries finement décorées de la Renaissance et nous trouvons la rocaille et le décoratif en ses formes tourmentées. En plein cœur d'une ville moyenâgeuse, nous avons devant les yeux une sorte d'évocation de ce magnifique XVIII<sup>e</sup> siècle qui a bien, lui aussi, son caractère artistique nettement accentué. Nous nous y arrêtons, contre toute règle de chronologie, quitte à rebrousser chemin ensuite vers des époques plus éloignées.

A quoi peut bien aboutir, nous dira-t-on, cette longue entrée en matière ? A vous conduire, chers lecteurs, à l'Hôtel-Musée Mergheylnek, et vous nous saurez grès de vous l'avoir indiqué comme but d'excursion.

Le Musée Mergheylnek n'est pas un musée ordinaire et il est peut-être unique en son genre, dans



notre région du moins. Il appartient à M. Arthur Mergheylnek qui, après avoir agencé, dans un vieux hôtel de famille, les plus précieuses collections, les met généreusement à la disposition du public.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Arthur Mergheylnek, mais son œuvre parle pour lui ; ce doit être un homme de cœur et un homme de goût ; homme de cœur pour le culte pieux rendu à la mémoire de ses ancêtres dont il perpétue le souvenir ; homme de goût pour le sens esthétique qu'il a apporté dans le choix des objets qu'il a patiemment recueillis, avec un grand souci d'art et de vérité.

Le Musée Mergheylnek synthétise admirablement, à notre avis, l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle sous ses formes les plus diverses. Là, tout y est le cachet français. Construit entre 1774 et 1777, l'hôtel a eu pour architecte un Français, un Lillois, Thomas Gombert. C'est un sculpteur lillois, Antoine Deloche, qui a travaillé à l'ornementation intérieure, combien belle, nous la verrons bientôt. C'est également un Français, un Lillois encore, Fidèle Lutun, qui a taillé les pierres de l'édifice. C'est encore un Français, Joseph Adam, de Valenciennes, qui a habilement modelé les décorations de plâtres.

Enfin, une partie de la propriété sur laquelle s'élevait actuellement l'hôtel-musée Mergheylnek, avait appartenu, en 1717, à François Corneille, neveu de notre grand Corneille, qui remplissait alors les fonctions de trésorier-général des domaines au quartier d'Ypres pour le roi de France.

C'est donc un petit coin de France sur cette vieille terre des Flandres.

Le Musée Mergheylnek n'est pas un musée ordinaire, disions-nous. En effet rien ici, de la froide monotonie d'énfilades de galeries et de vitrine, rien de la désespérante symétrie des objets. Nous sommes dans un somptueux hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, et nous vivons par la pensée la vie intense des habitants de cette maison domaniale. C'est toute une succession de salles, boudoir, salon, salle à manger, chambre à coucher, dans lesquelles chaque chose se trouve à sa place comme si la maîtresse de la maison venait de l'y poser.

L'inventaire de tous les objets précieux auxquels cet hôtel sert de cadre, dépasserait les limites de cet article ; nous devons donc nous borner à donner une impression d'ensemble.

L'hôtel a été construit par M. François-Ignace-Joseph Mergheylnek, trésorier héréditaire de la ville d'Ypres, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à une époque de transition entre le style Louis XV et le style Louis XVI. Aussi l'édifice et le mobilier tiennent de ces deux styles.

L'architecture même de l'édifice nous offre les lignes pures de Louis XVI rehaussées par les capricieux et élégants décors du Louis XV, le tout merveilleusement amalgamé.

Entrons dans l'hôtel et nous ferons les deux époques accolées dans une gracieuse promiscuité, tout en conservant leur caractère propre ; dans le Louis XV, le boudoir prime sur le salon d'apparat ; c'est la femme qui domine. La décoration générale des panneaux, des tentures, des dessus de porte, affecte les sujets badins ; les meubles sont plus légers, plus grêles mais aussi plus nombreux. Le Louis XVI est moins tapageur et plus intime ; c'est le règne de la ligne droite et de la forme ovale. Dans la décoration générale, les attributs pastoraux prédominent, l'influence de Triano se fait sentir ; on sent un mouvement de retour à la nature chez les anciens artistes.

Mais tout cela est impression d'ensemble... placé maintenant au cicozoé que nous avons promis d'être.

A gauche de la porte d'entrée, l'antichambre avo-